CHAPITRE XXV.

La mort de Charles-Quint.

L'hiver touchait à sa fin et d'au-delà des montagnes venait un vent plus chaud. La verdure commençait à se faire jour aux extrémités des branches. Les fleurs apparaissaient furtivement dans l'herbe et les oiseaux gazouillaient gaîment. Aux champs gélés, les laboureurs reprenaient leurs travaux. C'était une véritable résurrection après les tourmentes de neige qui avaient assailli la montagne, pays aimé du soleil, les hivers rigoureux sont rares.

L'approche du printemps semblait avoir vivifié Charles-Quint. Son humeur s'était améliorée ces derniers jours. Il parlait avec tous et riait à tout le monde.

On était en 1558.

Par une matinée d'avril, Charles se trouvait à une fenêtre ouverte de son habitation. L'atmosphère était remarquablement sereine. Le soleil luisait au haut des cieux et épandait des nappes de clarté blonde sur le paysage. Charles laissait errer ses regards sur ce beau paysage, enfermé dans les montagnes, qui se déroulait sous les yeux. Dans les jardins tous les arbres fruitiers s'étaient parés de mille fleurettes blanches et roses. Les vergers semblaient un immense bouquet, un champ de neige parfumée, dont les aromes étaient répandus par le zéphir tiéde, et vivifiaient tout le monde. Au loin, le long de la chaussée, couraient les chèvres, marchaient les vaches, les bœufs et les troupeaux de moutons. Les laboureurs chantaient.

Charles avait croisé ses bras sur la poitrine. Après avoir longtemps admiré ce magnifique spectacle, il murmura, tandis qu'une larme coulait le long de ses vieilles joues crevassées :

— C'est la dernière fois que je vois arriver le jeune printemps, c'est la dernière fois...

Le prince soupira. A cet instant il sentit une main se poser lourdement

sur son épaule. Frère Jean Regla se trouvait devant lui, et avait entendu ses derniéres paroles.

Il lui dit :

— Mon frère, personne n'a de certitude au sujet de sa mort.

Charles souriait tristement.

— Depuis des mois j'eu le pressentiment que ma mort est prochaine, et maintenant je suis certain que je ne verrai plus l'hiver. Que la volonté de Dieu s'accomplisse. Mais combien est magnifique, n'est-il pas vrai, ce jeune paysage printannier qui se déroule devant nos yeux dans sa splendeur juvénile et virginale. Vraiment, c'est à en aimer éternellement la vie. Mon frère, allons nous promener pendant quelques heures.

— Sire, allons.

Une heure après, ils suivaient le cours du ruisseau cristalin et clapottant, où les poissons nageaient, où déjà les nenuphars commençaient à fleurir. De temps en temps Charles ceuillait une fleur des champs, ou distribua des aumônes à quelques laboureurs, les engageant à ne pas perdre courage. Bientôt les deux promeneurs se mirent à discuter au sujet de la détermination de l'âme.

Quand, vers la fin de l'après-midi, ils eurent achevé leur promenade et qu'ils rentraient au monastère, le prince ne souffla mot. Il se retira dans ses appartements et se fit servir un sobre repas arrosé d'un peu d'eau et de vin. Après cela, il reçut de nouveau la visite de son conseiller Jean Regla.

L'empereur semblait de bonne humeur.

— Mon frère, asseyez-vous ici... Il reste encore un peu de vin... buvons ensemble et parlons de chose et d'autre. J'ai grande envie de passer une soirée agréable. Causons comme si nous étions bon amis depuis des années. Oh ! que la vie a de beaux côtés. N'est-ce pas aussi votre avis ? Sapristi, où est le temps où je me mêlais à la vie des paysans, que je parlais et rias avec eux, que je mangeais du jambon et des chapelets de saucisses à bouche que veux tu !

Et l'empereur, tout en prenant une solide gorgée de vin d'Espagne, rit aux éclats, si bien que les larmes lui en coulaient sur la face.

— Frère Jean, dit-il, après un instant, je suis vraiment satisfait de ma santé. Usant de la bonne humeur qui m'anime en ce moment je veux vous faire part de ceci : J'ai trouvé bon de faire célébrer les funérailles et les

absoutes de mes parents, ainsi que de l'impératrice... Qu'en pensez-vous ?

Le moine-confesseur répondit :

— Sire, cela sera très bien, surtout que vous pourrez y assister, comme vous le désirez. Si Votre Majesté le veut, ces solennités seront célébrées.

— Bien. Le service devra être célébré très lentement, avec beaucoup de luxe. Nombre de messes devront être dises. Je veux également que l'on dise de petites messes, pour mes parents et l'impératrice, en dehors de celles qui se disent d'ordinaire.

Frère Jean pensa :

— Il me semble curieux que Sa Majesté soit si joyeuse en parlant de mort et de messes de morts.

Un éclat de rire de l'empereur le tira de sa rêverie. Le prince lui cria ensuite :

— Hé donc, frère Jean ! à quoi pensez-vous ? que ma conduite est étonnante, n'est-ce pas ! Bah ! après ces obsèques je vous ferai une proposition très curieuse. Oui, vous ne pourrez le deviner, car cela ne sera arrivé sur terre que très rarement. Je me préoccupe peu de l'opinion du monde. Ahahaha ! combien l'on peut changer, n'est-ce pas, frère Jean ! Allons, remplissons encore une fois les verres, et trinquons, quoiqu'il se fasse tard... Pour une fois nous n'en ferons pas un cas de conscience.

— Non, Sire...

Jean Regla s'était levé. Le prince lui souhaita la bonne nuit. Le moine parti, Charles réfléchit pendant quelques instants.

Enfin la mélancolie eut le dessus et l'empereur éclata en sanglots. Ç'avait été la dernière lueur de la bonne humeur du joyeux Charles-Quint. Des jours passèrent. Après cette joyeuse soirée Charles tomba dans une profonde mélancolie. La fin approchait. Il le sentait quoique la maladie ne l'eut pas obligé de garder le lit. Il en avait le pressentiment. Les dernières semaines ses forces avaient diminué sensiblement.

Certain jour le prince fit appeler son confesseur et conseiller Jean Regla et lui dit :

— Mon frère, je veux vous parler au sujet de ce que je vous ai déjà demandé. Frère Jean, je vous ai dit qu'il m'a plut de faire procéder aux obsèques de mes parents, ainsi que de mon épouse défunte, l'impératrice... que Dieu ait son âme ! J'ai encore autre chose à vous dire aujourd'hui ! Je voudrais voir mes propres funérailles.

Jean Regla palit.

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Soit, balbutia-t-il.

— Ne pleurez pas, frère Jean, Je le veux. Ne pourriez-vous m'accorder ce désir ? Voyez-vous, parfois je ne suis qu'un enfant.

Frère Jean se mit à sanglotter et ses larmes roulaient sur les mains de l'empereur qu'il pressait fiévreusement.

Il murmura au milieu de ses sanglots :

— Que Votre Majesté vive encore de longues années, à la gloire de Dieu comme nous le souhaitons.

— Tout dépend de la volonté divine, mon frère.

— Votre Majesté n'ira pas jusqu'à prédire sa mort prématurée... Cela nous fait mal.

— Frère Jean, croyez-vous que mes obsèques ne seront pas bonnes ?

— Sans doute, Sire ; parceque toute œuvre est bonne et charitable si elle est faite à bon escient.

Sa Majesté dit :

— Ordonne donc que l'office soit dit.

— Il en sera fait, ainsi ; quand, Sire ?

— Le plus tôt possible, cet après-midi.

— Sa Majesté désire-t-elle encore quelque chose ?

— Oui je veux que tous les moines assistent à l'office, ainsi que mes serviteurs. Ces derniers seront vêtus de deuil. Laissez moi maintenant, frère Jean, je veux réciter pour moi les prières des agonisants.

Le visage du prince n'avait rien perdu de son impassibilité. On n'aurait pu remarquer la moindre émotion. Sa voix ne trembla même pas.

Jean Regla alla trouva l'abbé pour lui faire connaître le vœu de l'empereur. L'abbé s'inquiéta. Cette nouvelle répandit la terreur. Comme l'empereur avait déjà exprimé ce désir, on en avait parlé auparavant.

L'on ne supposait pas que l'empereur aurait insisté, et l'on avait pris ce désir pour une fantaisie d'une imagination surexciteé par la maladie.

Sur l'ordre de leur supérieur, les moines se rendirent dans leurs cellules pour y prier pour l'empereur.

Charles n'en demordit pas. Et, on lui obéit. Le service funèbre commença. C'était vraiment un spectacle étrange et impressionnant que ce service funèbre célébré pour une personne vivante qui assistait à la cérémonie.

Cela déchirait le cœur de voir cet homme s'ensevelir vivant pour ainsi dire, et faire chanter l'office des morts avant d'avoir passé de vie à trépas.

L'église du couvent était tendue de longues draperies noires bordées de franges d'or et d'argent. Au centre s'élevait le catafalque, au-dessus duquel se trouvait un cercueil. Tout était revêtu de tentures de crêpe noire et de velours où scintillaient des larmes d'argent. Des flambeaux et des cierges y brûlaient par centaines et émettaient une lumière terne dans le demi-jour qui règnait dans la chapelle.

A l'heure dite les moines se rèunirent dans le temple et se placèrent autour du catafalque.

Que l'on se souvienne bien que les céremonies funèbres commencèrent le 30 août de l'année 1518, à deux heures. Elles devaient durer longtemps et seraient célébrées toute la nuit durant, jusque dans la matinée du 31 août. C'était le désir formel du prince.

A l'heure dit, Charles-Quint, la tête baissée, fit son entrée dans la chapelle. Il était vêtu des velours noir et s'avançait au bras de Jean Regla, qui soutenait les pas chancellants du prince. Tous les serviteurs de l'empereur, vêtus de noir, suivaient. Plusieurs d'entre eux pleuraient. Le cœur de la plupart était tortué car ils aimaient beaucoup le prince.

Nous savons que c'était pour la grande partie de dévoués serviteurs qui comptaient de longues années de service.

Charles prit place auprès du catafalque.

Puis les moines entonnèrent les psaumes plaintifs, le miserere et les vêpres. Cela dura des heures et des heures. L'émotion s'empara bientôt de tous les assistants ; les serviteurs s'essuyaient les yeux et se mirent à sanglotter. Plusieurs n'osaient même plus jeter un regard sur le prince qui s'y trouvait toujours, agenouillé et immobile.

Parfois il se frappait la poitrine et murmurait :

— Seigneur, Seigneur... je m'humilie... je m'agenouille devant vous. Soyez miséricordieux envers le pêcheur endurci. Mes péchés sont nombreux, mais votre bonté est infinie. Seigneur, je vous implore... j'élève mes mains vers vous... j'étends les bras vers vous... Ayez pitié... ayez pitié !

Le chant des moines n'en finissait pas. L'atmosphère de la chapelle était devenue presqu'irrespirable à cause des flambeaux et des cierges. La chaleur devenait intolérable.

Bientôt le soir tomba et étendit son voile d'ombre sur la terre. L'obscurité

pesa de plus en plus sur les assistants. Charles-Quint n'était pas encore fatigué. Enfin, il dit :

— Frère Jean, mettez-mois un froc.

Les lèvres du prince tremblaient. Un feu étrange brillait dans ses yeux. Il saisit brusquement la main de Jean Regla et murmura :

— Mon frère, je veux faire plus dure pénitence encore. Je veux m'abaisser, je veux expérimenter tout dans la vie.

— Tout ?

— Oui, je veux être mis dans ce cercueil pour mieux vous dire que j'appartiens déjà, quoique vivant, au royaume des morts.

Frère Jean sursauta et crut un instant que l'empereur était devenu fou.

Charles ajouta :

— Je désire au surplus que je sois enterré dans ce même cercueil, car, je vous le prédis : je ne vivrai plus trente jours.

Une demi heure après, le singulier désir exprimé par l'empereur était exécuté : Il avait été mis vivant dans le cercueil. C'était réellement un spectacle macabre. Quelques serviteurs s'évanouirent.

Le prince était-il devenu fou ! Dans le cercueil, on l'entendait chanter le miserere avec les moines. Entretemps la chaleur était devenue intolérable. La sueur roulait en grosses gouttes sur la figure de tous les assistants,

Personne ne pouvait s'accoutumer à la vue que présentait l'empereur. Dire qu'il y avait là un homme. enveloppé dans un suaire, un homme qui avait été un jour empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, seigneur des Pays-Bas, et qui avait attiré sur lui l'admiration de toutes les nations étrangères. Etait celà la destination de l'homme ?

Minuit approchait. De temps en temps on entendait encore faiblement la voix de l'enseveli vivant. On s'enquiéta. Et, enfin frère Jean Regla ordonna d'ouvrir le cercueil. Il était alors deux heures du matin. La fatigue pesait sur tout le monde Quand Charles-Quint sortit du cercueil. il était très pâle. Il était en nage. Il s'appuya sur le bras de Jean Regla et chancela.

— Laissez moi m'asseoir, murmura-t-il, tandis qu'il s'essuyait le front d'une main tremblante. Laissez moi m'asseoir et que le service continue.

Ceci fut fait.

Quand les premiers rayons du soleil s'efforcèrent de transpercer les garnitures qui couvraient les croisées, le service était fini. Charles semblait avoir

rassemblé quelques forces. Il était pourtant très pâle. Il réunit ses serviteurs et leur dit :

— Mes chers amis, ne pleurez pas... chacun de nous doit mourir et la mort est une délivrance pour l'autre vie. Vivez en paix. Si les hommes sur terre pratiquaient l'universelle pitié, ils seraient tous frères et métamorphoseraient la terre en un vrai paradis. Séchez vos larmes. Si vous saviez comme mon cœur tressaille d'aise, si vous saviez combien je suis heureux. Rien ne me retient plus ici bas. J'ai entendu la voix de Dieu et celui-ci ma rappelé vers lui. Mes amis, je vous sers la main. Que chacun aille se reposer maintenant, que chacun prie pour moi.

Le prince leur serra les mains à tous. Beaucoup laissèrent tomber les larmes sur ses doigts tremblants. A dix heures tout était calme au couvent. Jean Regla avait vainement essayé de persuader l'empereur à prendre quelque repos.

Il lui repondait :

— Je ne suis pas fatigué... je sens que je ne pourrais dormir... Je veux aller au jardin. Venez, frère Jean, allons retrouver notre place habituelle au jardin.

Tout à coup le prince porta la main à la gorge.

Il jeta un cri et tomba inanimé sur le sol. Bientôt tout le cloître fut en émoi. Les frères et les domestiques y couraient en pleurant, et entouraient le prince étendu sur le sol, le visage très pâle.

On apportait une civière. On y étendit le malade et on le transporta dans son habitation.

Là, dans sa chambre à coucher on le mit sur le lit qui, dans quelques jours, allait devenir son lit de mort. Ceci se passait, comme nous l'avons dit, le 31 août 1558. L'état de l'empereur empira de jour en jour. C'était comme si l'organisme tout entier s'effondrait, comme si le corps s'était affaibli tout à coup.

Charles reconnait tout le monde. Les anciens ministres et surtout sa famille furent avertis. Bientôt son fils Philippe arriva. L'entrevue du père et du fils fut déchirante. Philippe pleurait. Car on s'apercevait qu'il n'y avait plus de guérison à espérer. Aussi l'empereur parlait constamment de sa mort comme d'une délivrance.

— Mon fils, dit-il, ne pleure pas. La vie n'est qu'un passage. Je m'en vais aujourd'hui, demain votre tour arrivera. Ne pleure pas, mon fils... réjouis toi de ma délivrance !

Ensuite Charles donna encore quelques conseils à son fils sur la manière de règner. Le lendemain, il reçut la visite de plusieurs ministres et de nombreux savants. Les visites devenaient plus fréquentes chaque jour.

Vers le 12 septembre — il y avait quelques 15 jours que l'empereur était alité, il ne put plus supporter ces nombreuses visites.

— Frère Jean, dit-if, la solitude me fait défaut. Qu'on ne laisse plus entrer que les membres de la famille. Les autres peuvent m'accompagner à ma dernière demeure.

On n'admit plus personne depuis ce jour.

Le prince était étendu sur son lit de mort avec résignation.

Le soir même, qui apporte de tristes idées aux malades, ne parvenait pas à l'abattre.

Les jours passaient. Quand la nuit, qu'il passait le plus souvent à veiller, fut écoulée et que les premières lueurs tombèrent dans la chambre, Charles murmura :

— Combien de fois verrai-je encore le soleil se lever ? Oh beau, et cher soleil, qui a illuminé mes victoires et mes triomphes sur terre,... adieu... adieu !...

Les oiseaux chantaient dans le feuillage, et leur ramage pénétra jusque dans la chambre des malades, qui murmura :

— Oh, les arbres,... les oiseaux... vous vous, je ne vous verrez plus jamais, adieu, vous tous !

Le prince perdit connaissance. C'était le 20 septembre.

Frère Jean Regla suivait sur le visage du prince, qui semblait sommeiller, les affres de la lutte supprême.

Beaucoup de personnes ont peur de la mort et pensent qu'il est douloureux de quitter la vie. Il n'y a rien de plus doux que la mort. La plupart des hommes meurent d'une façon calme et sereine. L'esprit n'est plus occupé par ce qui l'entoure et est caressé par une vision de lumière. C'est comme si on prenait un bain de soleil. La mort n'a rien qui puisse effrayer. Mourir, c'est devenir heureux.

Ce qui donne a beaucoup de gens la peur de la mort, c'est le cadavre qui git là, rigide, froid, et que l'on pleure, que l'on met dans une fosse.

La mort de Charles-Quint fut très douce. Il n'avait pas peur de la mort, quoiqu'il avait pu prédire quel en serait le jour, par un curieux cas de double vue.

Il était dix heures du soir. Quelques moines s'agenouillèrent autour du lit. Un peu après, il demanda, les yeux fermés :

— Quelle heure est-il ?

— Onze heures.

— La nuit dure longtemps. Oh ! de ces ténèbres je vais m'éveiller dans un soleil béni... chut, ne faites pas de bruit... cela est si beau,... tout est transfiguré autour de moi... une matinée de printemps.

Un sourire se jouait sur les lèvres de l'empereur. Une dernière fois il regarda Jean Regla, prit sa main et le serra avec gratitude.

Minuit avait sonné. Aux alentours du couvent et dans la chambre le plus profond silence règnait, interrompu seulement par un léger murmure. Un moine frôla une chaise en s'agenouillant.

— Du silence, murmura le moribond, plus de silence...

Il remuait les lèvres comme s'il murmurait des prières. A une heure, il regarda de nouveau Jean Regla et lui dit :

— Qu'est ce que l'homme ? Qu'est ce que la gloire ? Fumées, vanité, rien... rien... rien... Dieu est tout-puissant, la mort triomphe sur l'homme orgueilleux.

Il était deux heures. L'empereur sentit que ses forces étaient épuisées. Il sentit qu'il allait mourir.

Il ouvrit les yeux, soupira profondément. Lui même se sentit le pouls. Et il secouait la tête comme pour dire :

— Fini !

Il dit ensuite :

— Vous tous, lisez les litanies des agonisants, et que l'on allume les cierges bénits.

Tandis que les moines se mettaient à prier, on alluma les cierges. Les flammes roussâtres jetaient une lumière dansante sur les murs.

Philippe, le fils de Charles, s'approcha alors et s'agenouilla près du lit. Charles lui posa la main sur la tête. Il murmura :

— Mon fils, c'est fini. Soyez bon pour votre peuple. Soyez toujours juste. Aimez la Flandre et travaillez pour sa grandeur. N'agissez jamais sous le coup de la colère et de la précipitation, car dans la suite on regrette toujours ce qu'on fait alors. Mon fils, je vais retrouver votre mère. Priez pour nos âmes à tous deux. Philippe pleurait.

Charles dit :

Pourquoi pleurer. Chacun ne doit-il pas mourrir, l'heure venue. C'est la volonté de Dieu, mon fils, il faut vous y soumettre.

A cet instant l'archevêque de Tolède entra dans la chambre. Depuis la matinée de la veille celui-ci séjournait au couvent. Le prince dit :

— Vénéré père, donnez moi le crucifix qui a servi à l'impératrice sur son lit de mort.

L'archevêque donna à Charles le crucifix d'argent posé sur une table.

Le moribond le prit. Il le porta à ses lèvres et le pressa deux fois sur la poitrine. Ensuite, il prit des mains de l'archevêque, le cierge bénit, qu'il prit de la main droite. La main gauche s'étendait vers le crucifix que l'archevêque avait repris pour le tenir devant ses yeux. Charles ferma les yeux. Il remua les lèvres. Il murmura :

— Le moment est là.

Ensuite, de son œil droit sortirent trois grosses larmes, se succédant rapidement : les larmes de la mort.

Et le prince murmura :

— Jésus... Jésus...

Et il soupira deux, trois fois.

Et ensuite ?

L'œil était fixe, les lèvres froides, la langue immobile, le corps rigide. Le prince, le plus puissant de l'Europe, le plus glorieux, celui qui avait conquis des pays, qui avait combattu pour la religion, pour la patrie et pour le peuple ; le héros de tant d'actions glorieuses et de joyeuses aventures ; lui, qui avait tant aimé notre peuple, qui avait vécu et joui avec lui... il n'était plus !

La mort, qui ne respecte rien, avait raidi le corps, l'esprit s'était envolé, l'âme avait rejouit les sphères de joie et de sérénité éternelles. Charles-Quint était mort le 21 septembre, à deux heures et demie du matin, à l'âge de cinquante-huit ans et 7 mois, moins trois jours.

La nouvelle de la mort du glorieux empereur se répandit comme l'éclair à travers l'Europe. En Flandre régnait la plus grande consternation. Ce n'est que huit jours après le décès que le cadavre serait porté en terre. Les médecins les plus renommés furent requis pour enbaumer le corps de Charles-Quint. Ensuite il fut exposé dans la chapelle où une grande multitude vint contempler chaque jour les dépouilles. Si Charles avait su cela, il se serait déclaré opposé à ces honneurs et à ces pompes. Frère Jean Regla se dit cela.

BIBLIOTECA

Lui seul savait quel dégoût le prince avait ressenti ces dernières années pour les vanités de ce monde. Deux jours après la mort le testament du prince fut ouvert en présence des membres de sa famille. Nous ne voulons pas parler d'une façon détaillée de la répartition de ses richesses. Uniquement on y trouva relaté ceci :

« Ceci est mon expresse volonté.

« Je veux être enterré dans l'église de Saint Just, sous le grand autel, et l'autre moitié du corps au-dehors. »

FIN

Les Facéties de Charles-Quint

IMPRIMERIE NATIONALE = ANVERS = RUE ST-WILLEBRORD, 57

LES FACÉTIES

de

CHARLES-QUINT

Imprimerie Nationale
Rue St-Willebrord, 57
Anvers . . . . . .